

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13 - FAX. (1) 43.31.19.83

Hebdomadaire - n° 1706 - 30 juillet 1992 - 6 F

En raison des congés d'été, le prochain document DIAL paraîtra le 3 septembre

D 1706 GUATEMALA: L'HÉRITAGE MAYA DE L'ART DU TISSAGE

La civilisation maya a marqué l'Amérique centrale, dans une région recouvrant le sud du Mexique, le Guatemala et le Belize. L'art et le savoir maya ont connu leurs grandes heures du 7^e au 9^e siècle de notre ère. Le maïs comme base de l'alimentation y a acquis une valeur symbolique perdurant jusqu'à ce jour. L'ethnie quiché, la plus importante de toutes celles composant les Mayas, prédomine au Guatemala. C'est au Guatemala que, depuis une cinquantaine d'années, on assiste à une véritable explosion de l'art du tissage hérité des temps lointains d'avant Jésus-Christ. Nous avons pensé que le lecteur serait intéressé par le rapide historique de cet art du tissage présenté ci-dessous. Nous publions de larges extraits de deux articles publiés dans *Noticias de Guatemala* de janvier et de mars-avril 1992.

En contrepoint final, nous reproduisons une déclaration d'experts nord-américains sur les flux économiques entre le Guatemala et les Etats-Unis, dans une proposition qui montre à quel point les "experts" n'entendent rien - ou ne veulent rien entendre - aux valeurs culturelles d'un peuple ancestral.

Note DIAL

L'HÉRITAGE D'IXMUCANÉ

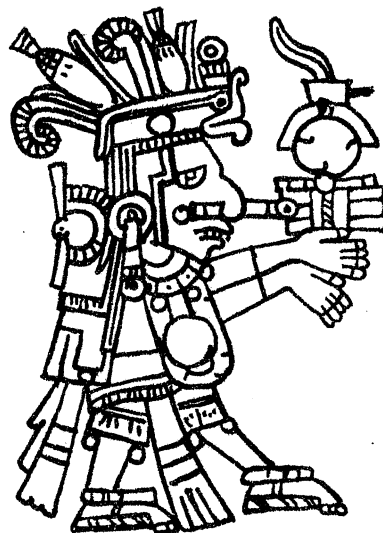
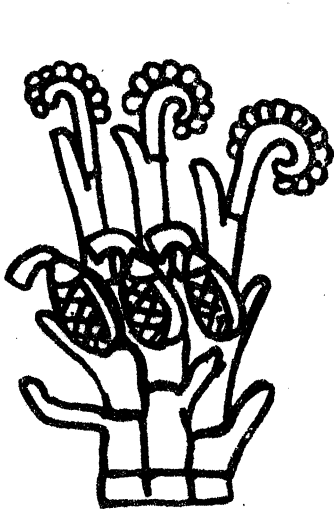
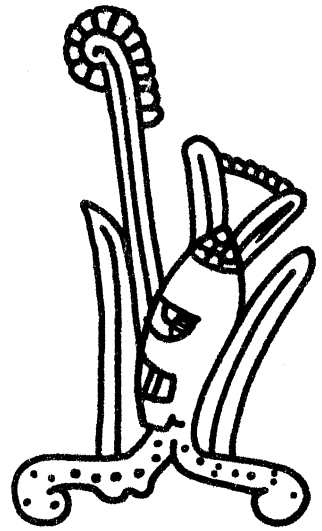
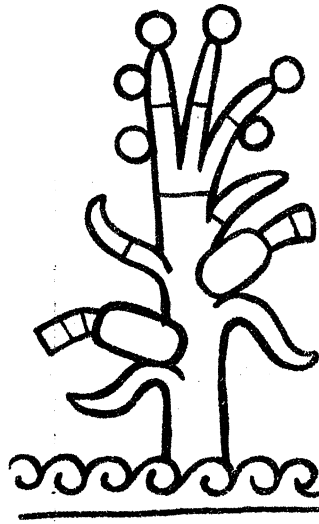
L'art du tissage au Guatemala

L'habit exprime plus que lui-même. De tout temps, par delà les besoins précis, les tissus sont le reflet de préceptes moraux et de préoccupations esthétiques. Leur texture est une introduction à l'histoire non écrite des peuples.

En Amérique centrale, l'art de filer et de tisser le coton remonte, pour sa phase essentielle, à au moins mille ans avant notre ère. Depuis lors il sert à la protection - voire parfois à la dissimulation - du plus intime des habitants de la région.

Le Popol Vuh, livre sacré des Maya-Quiché (1), ne mentionne pas le métier à tisser (2), mais il parle de l'habillement - qui suppose l'usage du coton - à partir du troisième âge placé sous le signe d'Ixmucané, l'aïeule cosmique, et d'Ixquic, la déesse lunaire de la fécondité, mère d'Hunapú et d'Ixbalanqué, les jumeaux civilisateurs. Après l'âge des géants barbares - les Camés - vient le cycle du droit maternel, au cours duquel nous voyons apparaître le cacao et le maïs, celui-ci bien vite adopté comme aliment principal. Il s'agit, on le voit, d'une invention typiquement féminine, en relation avec un moment clé de l'histoire et avec des divinités de grande importance.

LE MAÏS
et sa stylisation maya



Une affaire divine

Malheureusement, à part les fragments trouvés dans le puits sacré de Chichén Itzá et d'autres en provenance de grottes des monts du Chiapas, il n'existe pas de restes de tissu antérieurs à l'invasion espagnole. Cependant, les fouilles archéologiques nous permettent de nous faire une idée de leur existence et de leur symbolisme. Des peintures murales, des gravures, des sculptures et des figurines de terre nous montrent ce qu'étaient les vêtements usuels, leur importance sociale et leur rôle dans la communauté. Dans les codex, dans ces bandes de papier d'écorce ou de cuir de cerf qui transmettaient sous forme de pictogrammes certains enseignements historiques et religieux, on découvre une ancienne déesse aux seins tombants en train de tisser avec le typique métier à tisser de ceinture. Les archéologues l'ont identifiée comme étant soit Ixchel soit Ix Cebel Yac, deux divinités lunaires répliques d'Ixquic et d'Ixmucané chez les Maya des terres chaudes.

Bonampak, dans les profondeurs de la forêt lacandon, renferme des peintures murales montrant des seigneurs, des prêtres, des capitaines de guerre et des paysans vêtus d'une grande variété de tenues de cérémonie, d'attributs guerriers ou d'habits ordinaires. Là, en plus des couleurs - où prédominent le rouge, le bleu, le noir et le blanc - on peut apprécier les différences d'habillement entre classes sociales.

Pour l'homme, le vêtement le plus ordinaire était l'**ex**, ou **maxtlatl** en langue náhuatl plus courante. C'était un sarrau serré à hauteur des hanches. Selon le rang du personnage, l'**ex** pouvait être sans rien ou décoré de broderies compliquées et enrichi de parures de plumes ou d'autres choses. Pour se couvrir les hommes disposaient de toutes sortes de capes, soit en peau de jaguar soit en tissu de coton, et qui s'attachaient de différentes manières. Il y avait aussi des surtouts sans manches, des tuniques cousues de chaque côté et des fronces fixées sur l'**ex**. Il ne faut pas oublier l'**escaupil**, une casaque portée par les guerriers pour se protéger. D'après les chroniqueurs espagnols, l'**escaupil** était un tissu de coton traité pour obtenir une dureté telle que même à courte distance il résistait admirablement aux flèches et aux lances. Pour ce qui est des motifs décoratifs des vêtements, les linteaux de Yaxchilán nous présentent les dessins géométriques symbolisant les quatre directions du monde.

Nous disposons de moins de détails sur le vêtement féminin car la femme est moins présente que l'homme dans l'iconographie. Aussi les statuettes de Jaina, une île située en face des côtes de l'actuel Etat de Campeche, sont-elles d'un grand intérêt. Découvertes dans les environs d'un temple de l'époque classique, ces représentations de terre cuite nous donnent de nombreuses indications. Jupes, jupons, ceintures tissées, pièces de tissu en forme de losange avec une ouverture au milieu et passées comme manteau, des blouses plus ou moins amples sans manches ou à manches très courtes, des écharpes pour porter les bébés, et plus rarement des **huipiles** (3). Des spécialistes font remarquer que le **huipil** ne se rencontre pas dans les codex mayas et vont jusqu'à prétendre que la coutume de ce vêtement est due à l'influence mexicaine postérieure à l'invasion. On le rencontre cependant dans les arts plastiques, ce qui contredit l'hypothèse précédente. Il faut rappeler que le mot **huipil**, aujourd'hui largement répandu dans les langues indiennes du Guatemala, est d'origine náhuatl, ce qui pourrait laisser entendre une influence mexicaine à un moment donné.

Quoi qu'il en soit, les données archéologiques permettent d'imaginer une grande variété de tissus, tant en signification sociale qu'en qualité artistique. Les peintures murales, les codex et les sculptures nous indiquent que la technique utilisée était le métier à tisser de ceinture, une invention spécifiquement centro-américaine. Dans l'iconographie nous voyons des femmes en train de tisser dans des scènes de la vie quotidienne ou dans des représentations rituelles.

Comment le tissu était-il fabriqué? Avec le **malacate**, ou fuseau d'usage, la femme filait toutes sortes de fibres végétales. Le coton, connu sous sa variété blanche et brune et appelé **ixcaco** au Guatemala, était probablement réservé aux classes dominantes. Mais il existait d'autres fibres telles que l'agave, la palme, la feuille de manioc et même une espèce particulière de soie sylvestre. Pour se protéger du froid on utilisait des poils de lapin mélangés au coton, ce qui donnait un tissu plus doux au toucher.

Les dessins étaient compliqués, avec des motifs géométriques et figuratifs mélangés. Les techniques de tissage étaient probablement variées mais il est difficile de les caractériser par manque d'échantillons. Les fragments retrouvés dans le puits sacré de Chichén Itzá viennent d'un tissu à ganse mais dont le temps a effacé toute trace de dessin. Néanmoins, l'examen attentif des représentations textiles des supports archéologiques laisse entendre qu'il existait des techniques élaborées dans l'art de tisser, de broder et de teindre les fibres. Les colorants étaient d'origine végétale (indigo), minérale ou animale (cochenille, escargot). On a retrouvé dans le nord du Pérou des tissus préhispaniques à fins motifs géométriques, mais on ignore si cette technique, aujourd'hui très populaire, était connue à l'époque en région maya. La coutume de peindre des tissus terminés est mentionnée dans le Popol Vuh.

La chute des dieux

Nous savons peu de choses sur les tissus durant les premiers siècles de la domination espagnole. La conquête a disloqué les cultures autochtones. Il n'y a plus eu de construction de villes sacrées, de gravure de stèles, ni de peintures murales. Les hiéroglyphes sont devenus indéchiffrables pour les habitants de la forêt comme pour ceux des hautes terres.

L'art du tissu est entré en récession. Les gens ont cessé de tisser des vêtements pour les divinités et les prêtres et il est probable que la majorité de la population a perdu le sens des symboles liés à une liturgie en voie de disparition.

Dans la vie quotidienne, cependant, loin des regards inquisiteurs des conquérants, ont perduré les vieux mythes liés à l'épopée du maïs, aux cultes lunaires et solaires de la fécondité et à la défense de la communauté. C'était l'entreprise collective de survie qui commençait, une aventure humaine d'immense portée dont nous ignorons encore la plupart des éléments.

Attachée à la tradition, la femme a continué de tisser pour ceux de sa maison. Mais le costume a changé. Bien que l'histoire en reste encore à faire, les spécialistes sont d'accord sur deux points: 1) il n'y a pas eu, durant l'époque coloniale, la variété et la richesse qu'on peut admirer aujourd'hui; 2) l'influence espagnole a été réelle.

On suppose, ce qui reste à prouver, que les différences de vêtements entre les villages ont été une invention espagnole permettant de renforcer le contrôle militaire des populations. Il semble bien, en tout cas, qu'au début du 19^e siècle il n'existait pas encore ces différenciations notoires de costumes qu'on constatera quelques décennies plus tard.

L'influence espagnole a d'abord consisté à introduire des nouveaux produits tels que la laine et, dans une moindre mesure, la soie. Les bêtes à laine se sont rapidement répandues, à l'égal des porcins. Dans les Cuchumatanes de nombreux indigènes se sont fait engager comme bergers et le vêtement de laine a vite remplacé le tissu de coton traditionnel. La soie a été produite commercialement à l'époque coloniale dans l'Isthme de Tehuantepec et en El Salvador. Mais les monopoles de Cadix, menacés dans leur commerce, ont réussi à faire arrêter la culture du mûrier.

L'autre grande innovation a été le métier à tisser à pédales. Cela a eu pour conséquence que la tâche de tisserand jusqu'alors réservée à la femme s'est élargie l'homme. En règle générale, la femme a continué de tisser pour l'usage domestique et l'homme s'est destiné à la production pour le marché de la façon qui perdure jusqu'à nos jours.

La réaffirmation identitaire

La deuxième partie du 19^e siècle peut être considérée comme l'âge d'or du tissu guatémaltèque, un âge qui va se poursuivre jusque dans les années quarante du 20^e siècle en une explosion de styles, de dessins et de symboles qu'on pourrait qualifier d'explosion baroque.

Où prédominait auparavant la sévérité et la sobriété des lignes, voici que s'imposait un véritable festival de brocarts, de broderies et de fins motifs géométriques. Parures, chapeaux, **huipiles**, festons, écharpes, ceintures, mantelets, **tzutes** (4), mantes, vestes et pantalons défilent les uns derrière les autres dans une impressionnante démonstration de styles et de techniques.

Comment expliquer une telle transformation? La réponse n'est pas simple. Hasardons quelques suppositions. D'abord il faut rappeler les bouleversements socio-économiques qui ont affecté le pays dans les années précédentes. L'introduction du café supplante le mûrier comme monoculture pour le ver à soie et le marché mondial. Grâce au café et à ses négociants libéraux l'Etat parvient à pénétrer dans le monde paysan guatémaltèque avec ses structures et sa technologie. Les représentants de l'Etat et le télégraphe facilitent l'organisation du marché de la main-d'oeuvre indigène plus nécessaire que jamais. Cette époque marque le début du mécanisme de la spoliation des terres qui aboutira à la structure actuelle sur la base du binôme latifundium-minifundium. Les communautés indiennes de la côte se désintègrent et leurs membres se font ouvriers agricoles. Dans les hautes terres la pression démographique fera de cette région une source de main-d'oeuvre bon marché. Dans un tel contexte l'unité de la famille paysanne est largement ébranlée, et pas seulement du point de vue économique.

L'explosion de l'art textile n'en est que plus paradoxale. Elle peut être interprétée comme une réponse à la pression socio-économique, réponse faite de créativité dans la volonté de récupération des traditions culturelles et d'intégration de celles venues d'ailleurs.

Les exemples seraient nombreux. Contentons-nous de noter que les styles, les décorations, les techniques et les dessins changent et ont une histoire qui, à l'évidence, reste à faire. Soulignons qu'au long des siècles, l'art textile est consubstantiel à la personnalité du peuple maya, tout en évoluant et en s'adaptant aux conditions - toujours rudes et violentes - de survie de la communauté.

Si elle a pu à certains moments sembler disparaître, la créativité collective a toujours retrouvé le chemin des recommencements. De nos jours encore, alors que le peuple maya est la cible de la pire agression de son histoire depuis la conquête et que de nombreux spécialistes annoncent une baisse dans la qualité de la production, il est surprenant de noter, parallèlement à des baisses réelles, des progrès et des innovations dans la création. C'est le cas - qui n'est pas unique - des tisserands de Totonicapán et de Comalapa qui ont produit ces dernières années des choses admirables: pièces faites au métier à pédales avec de nouveaux dessins ou des dessins repris d'autres traditions et adaptés avec une grande maîtrise. Face à la crise et à la tragique perspective du travail de journalier dans les exploitations agricoles, le métier à tisser offre une nouvelle fois une alternative en harmonie avec la dimension culturelle du peuple et économiquement viable. Il serait intéressant de savoir combien d'habitants recensés comme "paysans" dépendent en fait de l'activité de tissage dont ils sont les champions. Il est en tout cas

impressionnant de constater que la production à destination de l'étranger n'a en rien porté préjudice à la qualité des tissus ni abouti à des phénomènes inquiétants de concentration du capital: à Totonicapán et à Comalapa, l'unité familiale reste la règle.

FACE À LA CIVILISATION DU MAÏS
VOICI LE POINT DE VUE DES PARTISANS
DE CE QUI S'APPELLE AUJOURD'HUI AU PLAN MONDIAL
L'ÉCONOMIE DE MARCHÉ

"La terre, le climat et les coûts relatifs de main d'oeuvre et de technologie donnent aux Etats-Unis l'avantage, en matière de coûts de production pour les céréales et les grains, sur le Mexique, l'Amérique centrale et les Caraïbes. Pareillement le Bassin des Caraïbes a l'avantage dans la production de fruits, de légumes et de sucre. Pourtant le maïs et le haricot en grain sont des produits de base dans nombre de ces pays. Les petits agriculteurs au Guatemala et au Costa Rica pourraient obtenir de meilleurs gains (*) s'ils se transformaient en producteurs de melon, d'asperge, de framboise, etc. pour les vendre aux Etats-Unis et pouvoir acheter du maïs importé des Etats-Unis "...

Document dit de Santa-Fé II:

Une stratégie envers l'Amérique latine pour les années quatre-vingt-dix ,
proposition n°6 de la stratégie économique (cf. DIAL D 1369).

- (1) "Manuscrit de Chichicastenango" rédigé en quiché quelques années après la conquête espagnole, mais resté ignoré jusqu'au 19e siècle. Conservé actuellement à la Bibliothèque Newberry de Chicago (NdT).
- (2) Le métier à tisser artisanal dit "de ceinture" est tendu entre un crochet fixe et les reins de la femme assise par terre (NdT).
- (3) Huipil: sorte de court poncho pour femme, souvent serré à la ceinture (NdT).
- (4) Tissu richement décoré plié en serviette et porté sur la tête par les femmes guataméltèques (NdT).

* Erratum dans le supplément à DIAL n° 1700, "Prophètes pour un autre Nouveau-Monde" p. 95: lire "gains" au lieu de "grains".

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 375 F - Etranger 420 F - Avion Am. latine: 490 F - USA-Canada-Afrique 460 F.
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441